La France vue par un Suisse

Autor(en): **Grellet, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **29 (1949)**

Heft 12

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-888433

Nutzungsbedingungen

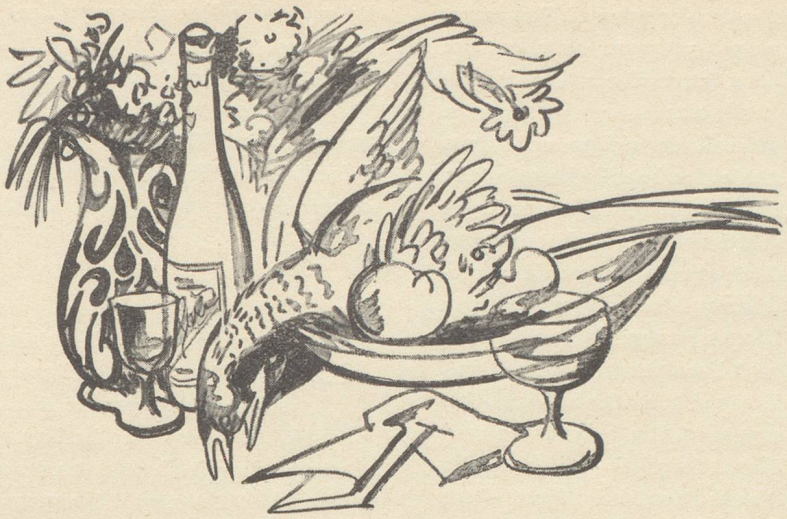
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



LA FRANCE VUE PAR UN SUISSE

par

Pierre Grellet

Rédacteur à la « Gazette de Lausanne »

CHAQUE Suisse voit la France avec ses propres yeux, dirait M. de la Palice. Le Suisse qui a été prié de dire ici comment il la voyait commencera par lui exprimer sa reconnaissance d'être si spacieuse. Il sort d'un pays qui passe pour être celui de la liberté mais, la frontière franchie, il retrouve avec délice la liberté de ses mouvements. Sur la route élargie, il roule sans encombrement dans un paysage apaisé. Il est maître de l'étendue et connaît le plaisir des horizons lointains, celui des distances jalonnées de rares villages, dont les maisons, alignées en retrait de la chaussée, la rendent plus vaste encore. Sorti des montagnes salubres qui l'entourent de toutes parts, il se sent les coudes, il respire l'air du large. Quittant des paysages accidentés, il avance dans des campagnes dont les lentes ondulations le mènent à la mer. Les rivières qu'il rencontre ont cessé de rouler des flots pressés ; elles coulent insensiblement entre des arbres dont elles reflètent les feuillages clairs. Les lacs ont disparu, mais les canaux dessinent sur les tapis de verdure des avenues si majestueuses qu'on cherche le château qu'entoure cette parure liquide et végétale. La France est le pays des parcs.

De loin en loin, une bourgade, une petite ville profilent à l'horizon leurs toits assemblés sous la garde de leurs clochers. La route, transformée en rue, en traverse toujours le centre. Après avoir parcouru des lieues peu peuplées, on se sent soudain entouré de sociabilité. La torpeur de la vie provinciale ne serait-elle qu'un mythe ? Tout paraît animé dans ces rues marchandes, souvent bordées d'hôtels à pignons et à lucarnes. Les magasins avancent leurs étalages sur le trottoir. L'alimentation surtout se présente avec succulence ; dans les vitrines et sur les tables, le gibier de poil et de plume exposé au naturel ou mis en pâtés et en terrines, forme des natures mortes dont les légumes et les fruits dans leur étonnante variété complètent les vives couleurs. Chacun a l'air de se connaître autour de ces éventaires où marchands et chalands n'échangent pas, comme dans d'autres pays, que les paroles indispensables. Sur tout achat se greffe une petite conver-

sation affable. La rue est le dernier salon où l'on cause. Il est bien agréable de ne pas y trouver cette extrême méticulosité qui est, ailleurs, le premier article du code social. Personne n'est serré aux entournures par le conformisme. On se garderait de rédiger en termes comminatoires les défenses et les interdictions de faire ceci ou cela. Le public ne reçoit pas d'ordres. Il est courtoisement prié de s'abstenir d'enfreindre certaines prescriptions. Cette méthode dénote un peuple réfractaire au collectivisme et chez qui l'individu entend vivre dans la sphère de ses libertés personnelles en conservant jalousement son quant à soi. Aussi la vie apparaît affranchie de ces contraintes qui la rendent ailleurs plus ordonnée, mais moins expansive. Les raideurs en sont supprimées, l'esprit se dilate, l'euphorie qui en résulte porte à l'indulgence, voire à l'amitié à l'égard d'une rue où traînent quelques épluchures, d'un jardin public où la foule ne suit pas, en une parfaite discipline, les sentiers tracés, d'une gare où les voyageurs traversent les voies au lieu de prendre les passages souterrains.

Ce ne sont pas les seules manifestations sympathiques de l'individualisme français. Il en est de plus nuancées. Vous êtes au restaurant. Des fumets délicats vous annoncent des plaisirs culinaires qui ne se goûtent que chez les peuples dotés de beaucoup de savoir-vivre. Les clients sont nombreux. Aucune table n'est inoccupée. L'heure est à la détente. Pourtant aucune voix, aucun groupe de voix ne domine les autres. Le plaisir ne se prend pas en commun, mais en particulier. Chaque table forme une entité qui se garde bien de troubler les autres par des manifestations bruyantes. On connaît l'art de s'entretenir à mi-voix. Il y a des peuples qui l'ignorent complètement. Et si vous prêtez l'oreille aux conversations, vous verrez que la politique y tient beaucoup moins de place que dans les journaux.

On a dit du Français qu'il était un jardinier. Il est bien vrai qu'il est amateur de jardins clos. Les hauts murs dont il les entoure ne lui servent pas seulement à la culture des espaliers, mais surtout à protéger contre les indiscrets ce qu'il considère comme le meilleur de sa vie intime : sa propriété, sa famille, ses habitudes particulières. Rien n'est moins communautaire, plus strictement individualiste que ces alvéoles par lesquelles les villes se prolongent dans la campagne, enfermant des existences qui défendent leur indépendance, sans s'abstraire des joies de la sociabilité, en un juste partage de ce que les Romains appelaient l'heure agoréenne et l'heure claustrale.

Un des plaisirs de France est dans les beaux noms. Ils sonnent au passage comme des clairons : Chateldon, Arnay-le-Duc, Espalion ; chantent comme des hautbois : Mirande, Vendôme, Chavoire, Miribel ; se déploient comme des drapeaux : Beaugency, Angoulême, Jumilhac.

La France est le pays de la mesure. Pour celui qui la parcourt avec amitié, cette mesure se manifeste dans l'harmonie des lignes sans doute, mais plus sensiblement par la discrétion dont il se sent entouré. Il n'a pas à fuir des importunités, à se défendre contre des curiosités insistantes, des empressements incommodes, mais il sait qu'il trouvera chaque fois qu'il en aura besoin une serviabilité naturelle, produit précieux d'une longue pratique de l'art de vivre. Si cet art consiste à mettre le plus de facilité possible dans les relations humaines, la France est, pour l'étranger qui sait comprendre, le pays qui l'a poussé le plus loin.

Si bien des choses ont changé depuis le grand raz-de-marée qui a passé sur deux générations, on est étonné qu'en se retirant, le flot ait laissé tant de choses debout. En France, la continuité est victorieuse de la rupture, l'homme résiste aux lois qui veulent le dominer, l'instinct ramène de l'ordre dans le trouble des institutions, l'ingéniosité supplée aux faiblesses des collectivités. La grande blessée revient progressivement à la santé ; elle a su panser ses plaies et reconstituer son organisme. C'est sur place que l'étranger s'en rend compte en constatant de ses yeux un lent, mais persistant effort de redressement. Il faut, pour le bien comprendre, qu'il cesse d'entendre le bourdonnement des querelles politiciennes qui couvre souvent les mille bruits du labeur national, qu'il ferme les oreilles aux clameurs de ceux qui déposent l'outil pour les ouvrir au choc de tous les pics qui travaillent, à tous les accords d'un peuple qui se montre supérieur aux événements. Il faut écarter l'écran de papier qui s'interpose entre la nation et le spectateur, se dégager des agitations superficielles qui résonnent dans l'espace et pénétrer dans les profondeurs où la France plonge ses racines, nourries d'un terreau demeuré sain et fécond, riche et fertilisant dans ses composants spirituels.

Pierre Gallet